

Zeitschrift:	Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber:	Le messager suisse de France
Band:	6 (1960)
Heft:	12
 Artikel:	Comme volent les années
Autor:	Vallotton, Benjamin
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-849192

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMME VOLENT LES ANNÉES

par Benjamin VALLOTTON - Editions SPES, Lausanne

I

Sur le chemin qui serpente entre les oliviers, les cinq gosses que la Providence m'accorda au titre de petits-fils reviennent de la plage. Ces pucerons, car tel est le nom que leur offre mon amitié grand-paternelle, on les entend avant de les voir car ils se chamaillent avec vigueur, s'affirmant tous propriétaires exclusifs des crabes et crevettes qui achèvent leur carrière dans des bouteilles de formats divers. Ils apparaissent enfin, sautillant sur la pointe de leurs pieds nus car les cailloux ne manquent pas sur ce chemin campagnard. Les jeunes corps bronzés se rapprochent, se séparent, dansent dans l'ombre et les ronds de soleil. De mon cabinet de travail, je les regarde grandir dans ce paysage que je ne me lasse pas de contempler, ce golfe rendu plus bleu par les cyprès qui l'encadrent, par les falaises rouges qui le limitent, par les voiles inclinées sous le souffle de la brise.

Sitôt parvenus dans le jardin fleuri, les pucerons se mettent aux trousses de Matousalem, chat joueur, promptement réfugié à la cime d'un eucalyptus ; envahissent la cuisine pour savoir « si c'est bientôt prêt » ; s'introduisent enfin dans l'antre où « papir » noircit du papier. Ils sont tous là ; Pascal, l'aîné, que j'appelle Monsieur Cal ; Jean-Rémi, loustic connu pour l'insurmontable dégoût que lui infligent les sardines à l'huile ; Tim, Timothée pour l'état-civil, fertile en grimaces ; Paul-Olivier à l'honnête visage joufflu ; enfin Marianne, trois ans, qui suce son pouce et se laisse adorer par ses quatre frères.

Pendant de longs jours les deux aînés se sont faits rares chez « Papir ». N'avait-il pas eu l'idée saugrenue de leur proposer d'écrire, sur des cahiers à couverture rouge, un bref résumé de leur activité quotidienne ? « C'est les vacances ! » soupirait Monsieur Cal accoudé sur le pensem. Sous la plume de Jean-Rémi on pouvait lire : « Lundi, rien. Mardi, on s'est baigné. Mercredi, rien. Jeudi, on s'est baigné. Vendredi, rien. Samedi, on s'est baigné. Dimanche, on est allé au culte. »

Depuis que « papir » a rendu les armes et relégué le « journal » au fond d'un tiroir, la bande a repris courage. Chaque matin, après les ébats sur la plage, elle se présente à l'affût de boîtes d'allumettes où logeront des sauterelles, du pèse-lettres grâce auquel on sait, à un gramme près, le poids des coquillages. On passe aussi en revue les livres de la bibliothèque. « Psychologie des temps nouveaux ». Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Monsieur Cal.

Nos relations devinrent plus intimes dès le jour où les pucerons réalisèrent qu'ils avaient devant eux un patriarche.

— C'est vrai, papir, que tu as plus de quatre-vingts ans ?

— On le dit. J'ai fini par le croire.

— C'est vrai que, quand tu avais notre âge, il n'y avait pas d'automobiles ?

— Pas trace. Et pas d'électricité.

Un grand silence accueille cet aveu. Je prends rang parmi les personnages de l'Ancien Testament. Enfin ces mots de Tim :

— Tu es dix fois plus vieux que moi.

— C'est exact.

Encore un silence.

— C'est vrai que tu es allé en Amérique ? que tu as eu le mal de mer ?

— Tristement vrai.

— Que tu as visité des tas de pays, plus de quarante ? vu des guerres ?

— Eh oui.

Alors Monsieur Cal :

— Tu devrais mettre tout ça dans un livre qu'on lirait, les soirs d'hiver, à Saint-Dié.

— J'en ai déjà raconté des petits bouts, ici et là.

— Des petits bouts ? Donc pas tout. Alors écris !

— Peut-être. A condition que je sois encore de ce monde.

— Pourquoi est-ce qu'on meurt ?

— Pour faire de la place aux jeunes. Si tous ceux qui sont nés depuis la création de notre boule étaient encore vivants, on se marcherait les uns sur les autres. Ce serait désagréable.

— Au Paradis, il y a de la place ?

— Regarde le ciel, quand il est étoilé.

— Dépêche-toi ! Ecris ce livre. Depuis le commencement, quand tu étais encore puceron. Tu le promets ?

— A peu près.

Un gong résonne.

— Mimir nous appelle. C'est servi. Comme tu dis, on va bidonner.

— Eh bien, bidonnons.

En tumulte, ils disparaissent. Mais revoici Tim, soucieux.

— Je peux te poser une question ?

— Que veux-tu savoir, mon ami ?

Tim hésite, toussote, se décide enfin :

— Papir, à ton âge, est-ce que ça commence à faire mal ?

Se raconter ? Promesse imprudente. N'est-ce pas se condamner à ce « jeu » dont on sait qu'il est haïssable ? Est-il possible d'écrire « j'étais là... » sans jouer les m'as-tu vu, l'explorateur de terres lointaines ?... Or quoi de plus banal, aujourd'hui, que de s'envoler pour les antipodes ?... Mais, ce qui importe, n'est pas le nombre de kilomètres parcourus. Seuls comptent certains contacts humains.

Douteux privilège, l'octogénaire qui trottine encore sur les sentiers de la vie a connu un monde silencieux, immobile. Et le voici précipité dans un monde frénétique. Les étapes qui les séparent, ces deux mondes, pour qui les a vécues jour après jour, se traduisent en expériences, chocs, vaines protestations, « mûrissements » multiples où quelques-uns, peut-être, se retrouveront.

« Raconte aussi, demandait Monsieur Cal, comment c'était quand tu étais encore puceron. » Je tenterai de le faire avec, je le souhaite, une naïveté retrouvée, avec la nostalgie que laissent dans un vieux cœur une enfance et une adolescence qui passèrent comme un beau rêve.

Dimanche d'été de l'an de grâce 1882. Autour de son clocher de pierre, Gryon, village des Alpes vaudoises, de pente en pente étale ses toits aux ardoises brillantes de soleil. Au creux du val, l'Avençon murmure... Posant une main sur l'épaule de son plus jeune fils très fier d'inaugurer un costume à boutons de nacre, sa mère lui dit :

— Tu es grand. Cinq ans ! Pour la première fois tu vas m'accompagner au temple où prêche ton père. Tu t'en souviendras toute ta vie. Viens !

Les six enfants du presbytère défilent en cortège dans la cour pavée et gagnent le sanctuaire bourdonnant de la rumeur de sa cloche. Prestes, les ainés se faufilent jusqu'aux bancs réservés à la jeunesse tandis que la main maternelle me conduit, par un raide escalier, sur la tribune où attend l'harmonium qui ne tarde pas à chanter. Ils chantent aussi ceux dont je devine les têtes entre les barreaux de la balustrade. Voix claires, voix basses, voix de toute la paroisse. C'est magnifique ! Et je fredonne de mon mieux.

Sa tâche d'organiste accomplie, ma mère s'installe sur le devant de la tribune, moi près d'elle, très désireux de puiser dans ce culte auquel je suis enfin admis de saintes résolutions. C'est avec un cœur tout neuf que j'écoute mon père, en robe et rabbat, debout dans la chaire qu'il occupe avec autorité. Ses propos sont aussi augustes qu'incompréhensibles. C'est beau. Un peu long, toutefois, et j'attends bientôt avec impatience l'amen qui, je le sais, signifie : Ça y est, c'est fini ! Cet amen se faisant attendre, il me paraît indiqué de soutenir l'orateur par un peu de musique. Je reviens donc en tapissois jusqu'à l'harmonium, actionne de mon mieux la pédale et, pour mon malheur, pose un doigt sur la seule touche d'ivoire qui refusait de se redresser après qu'on l'avait sollicitée. Un son aussi plaintif que persistant se propage dans l'atmosphère recueillie. En bas, les têtes s'agitent, se dressent, s'inquiètent. Sans résultat. Le tu-u s'obstine, bientôt accompagné par ces mots nettement articulés par mon père qui, de la chaire, avait vue sur l'organiste indésirable :

— Faites sortir cet enfant !

Comment résister à un ordre tombé d'aussi haut ? Tandis que ma mère gagne en hâte l'harmonium pour lui imposer silence, le marguillier, apparu sur la tribune, s'empare du coupable. Sans violence, je dois le reconnaître. Me tenant solidement à l'épaule, cet homme barbu me ramène au presbytère où Marie, domestique aux joues très rouges, m'accueille avec de puissants éclats de rire.

Passons discrètement sur les paroles qui me furent adressées après la prière inaugurant le repas familial. Que répondre ? Rien. Humilié d'avoir été expulsé du saint lieu avec l'approbation tacite de la paroisse entière, alors que mes intentions étaient pures, je me jurai de m'abstenir désormais d'en franchir le seuil.

...Des mois passèrent. La veille de Noël — il avait neigé toute la matinée — on m'offrit de me joindre aux enfants du village. Ce qu'on m'avait dit du sapin illuminé, des cadeaux alimentaires remis aux moutards, balaya mon serment et c'est en dansant sur l'épais tapis de neige que je gagnai le temple. Ce que j'y vis me plongea dans une allégresse muette. Je ne quittai pas des yeux l'arbre vêtu de fils d'argent, de noix dorées, de cent bougies dont les flammes palpitaient doucement. Et c'est de toute mon âme, serrant une orange sur ma poitrine, que je m'associai à la prière finale.

A l'instant où je fus rendu au plein air, ma joie s'extériorisa, rendue plus vive par cette neige immaculée sur laquelle les fenêtres du temple jetaient des traînées de lumière où dansaient mille cristaux. Spectacle à ce point miraculeux qu'une force intime me contraignit à ramasser de la blancheur qui m'entourait tout ce que ma main disponible — l'autre serrait l'orange — pouvait en saisir. Cette neige si belle, si douce, offrande de l'Enfant dont nous venions de chanter les louanges, je me sentis poussé à l'offrir, en cadeau royal, à la fillette qui se trouvait près de moi et c'est sur la nuque tiède d'une Augustine que je l'appliquai avec une violence sacrée. Catastrophe ! L'ingrate poussa des cris stridents. Accouru pour défendre sa progéniture, le père d'Augustine s'empara de mon oreille droite.

— Dégoûtant ! Et cinq minutes après que ton père a proclamé publiquement : Paix sur la terre ! Bonne volonté !... Tu tourneras mal ! Va-t'en ! On t'a assez vu ! Dégoûtant !

Je m'éloignai en toute hâte, jurant pour la seconde fois qu'on ne me verrait plus dans ce temple où mes initiatives s'achevaient en scandale. Aucun de mes frère et sœurs ne fit allusion aux malédictions proférées par le père d'Augustine. Je leur en fus reconnaissant, mais m'enfermai dans un silence si renfrogné que mon père me demanda :

— L'orange ne t'a pas fait plaisir ?
— Je n'aime pas les oranges !
— Et la fête ?
— Je n'aime pas les fêtes !
— Même pas la fête de l'enfant Jésus ?

Dans la crainte de provoquer un troisième scandale, je laissai cette question sans réponse.

...Le lendemain, Noël ! La cloche sonne longtemps. Du temple s'échappe l'harmonie des cantiques. Clos dans ma rancune, repoussant les échos de cette joie collective, je boude derrière un rideau. Ma sœur ainée, préposée à ma garde, me dit soudain :

— Tu les entends chanter ?
— Non ! Je ne veux pas les entendre !
— Tu n'aimes pas Noël ?
— Non !
— Pauvre petit ! Si tu savais... Veux-tu que je te montre Noël ?
— Où ?
— Au jardin.
— Noël au jardin ?
— Oui, au jardin. Viens. Je te le montrerai. Mais n'en parle à personne. C'est un secret.

Partager un secret pique ma curiosité. Et nous voici dans ce jardin couvert d'une neige où nous enfonçons jusqu'aux genoux, devant la plate-bande qui n'est plus qu'une bosse blanche. Ma sœur se penche, de la canne dont elle s'est pourvue, creuse dans cette blancheur une sorte de tunnel.

— Regarde !
Je me penche à mon tour. Miracle ! Des fleurs, pâles, délicates, épanouies parmi les cristaux que le soleil allume au plus profond de cette tombe glacée. Des fleurs !

— Des fleurs sous la neige ! On les appelle comment ?
— Roses de Noël. Elles ont attendu que la cloche sonne pour fleurir. Fais comme elles ! Oublie la colère du père d'Augustine et chante : Noël ! Noël !

Ma sœur me donne la main et nous regagnons le presbytère en chantant à tue-tête : Noël ! Noël !